

## Rencontre avec François Place

Propos recueillis par Annick Lorant-Jolly le 7 avril 2014

**Nous avons rendu hommage à ce grand auteur-illustrateur dans le numéro de septembre 2010, année de la parution de son premier roman pour la jeunesse, *La Douane volante*. Nous l'avons à nouveau rencontré à l'occasion de la sortie d'un nouveau titre, chez Casterman cette fois, *Angel, l'Indien blanc*, un passionnant roman d'aventures maritimes situé au XVIII<sup>e</sup> siècle. Un entretien qui ouvre tout grand la porte à notre imagination.**

Vie de l'édition

**Annick Lorant-Jolly :** *Après *La Douane volante* en 2010 et *Le Secret d'Orbæ* en 2011, avec ses deux récits emboîtés, « *Le Voyage de Cornelius* » et « *Le Voyage de Ziyara* », *Angel l'Indien blanc* est en somme votre troisième roman pour la jeunesse. Un roman vraiment magnifique qui nous emmène très loin de l'Orient, de l'Asie... du côté du Pôle Sud, de l'Antarctique, des terres australes, dans un monde extrêmement rude, aux paysages minéraux, peu propice à la vie humaine. Le personnage principal, qui est aussi le narrateur, est un garçon misérable : fils d'une femme européenne enlevée par une tribu d'Indiens, en Amérique du Sud, ce métis a été vendu comme esclave à un marchand de bois qui le traite comme un chien. Il travaille dans le port de Buenos Aires et il va saisir la chance de sa vie en embarquant clandestinement dans un vaisseau, *Le Neptune*, qui emmène une expédition commanditée par le roi Louis xv pour découvrir le continent austral. Pourquoi avez-vous choisi cette région du monde ?*

**François Place :** Cet endroit du monde a engendré de nombreuses rêveries d'écrivains. Edgar Allan Poe y a situé, par exemple, les aventures d'Arthur Gordon Pym. C'est un endroit mythique, légendaire, ouvert à tous les possibles.

Le continent Austral était depuis bien longtemps une terre de spéculation pour les savants et les aventuriers : depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les géographes, s'étant aperçu qu'il y avait beaucoup plus de terres au Nord qu'au Sud, avaient inventé une grande terre Australe pour équilibrer le globe terrestre dans sa rotation. On imaginait qu'elle remontait dans les océans Indien, Pacifique et Atlantique jusqu'à des latitudes tempérées. C'était une sorte de continent inversé en miroir, de l'autre côté de l'Équateur, pour les Européens qui s'inventaient des cousins « australasiens ».

Les souverains d'Europe ont envoyé plusieurs expéditions à sa découverte. Quelques unes sont descendues très bas en latitude mais n'ont rien trouvé. James Cook a mis un point final à ces recherches à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il y rencontra les glaces et renonça à continuer plus loin vers le Sud.

J'ai situé mon histoire à l'époque où la terre Australe était encore cette Terra incognita. Mes personnages, l'équipage du *Neptune*, et trois savants embarqués à son bord, vont se heurter à une terre hostile, aux glaces et au brouillard.

*J'ai lu, quelque part, que la première expédition à proprement parler aurait eu lieu en 1820, sous drapeau russe.*

Les Russes ont effectivement tenté des expéditions mais Cook avait déjà rencontré la banquise, quelques décennies avant eux. Tous les marins qui sont passés soit par le Sud du Cap Horn, soit par le Sud de la Nouvelle Zélande, se sont heurtés à cet obstacle : en hiver, ce n'est pas navigable. Et puis, sous ces latitudes, il y a les « 40èmes rugissants », puis les « 50èmes hurlants » : plus on descend, plus la mer est démontée. Les expéditions du début du XIX<sup>e</sup> siècle, averties de ces dangers, étaient en principe mieux équipées. À cette époque, les chasseurs de baleines américains commençaient à s'y aventurer. On aurait sans doute pu y rencontrer l'équipage du *Péquod* à la poursuite de la baleine blanche, le *Moby Dick* de Herman Melville, ou y croiser, beaucoup plus tard, les histoires du Chilien Francisco Coloane...

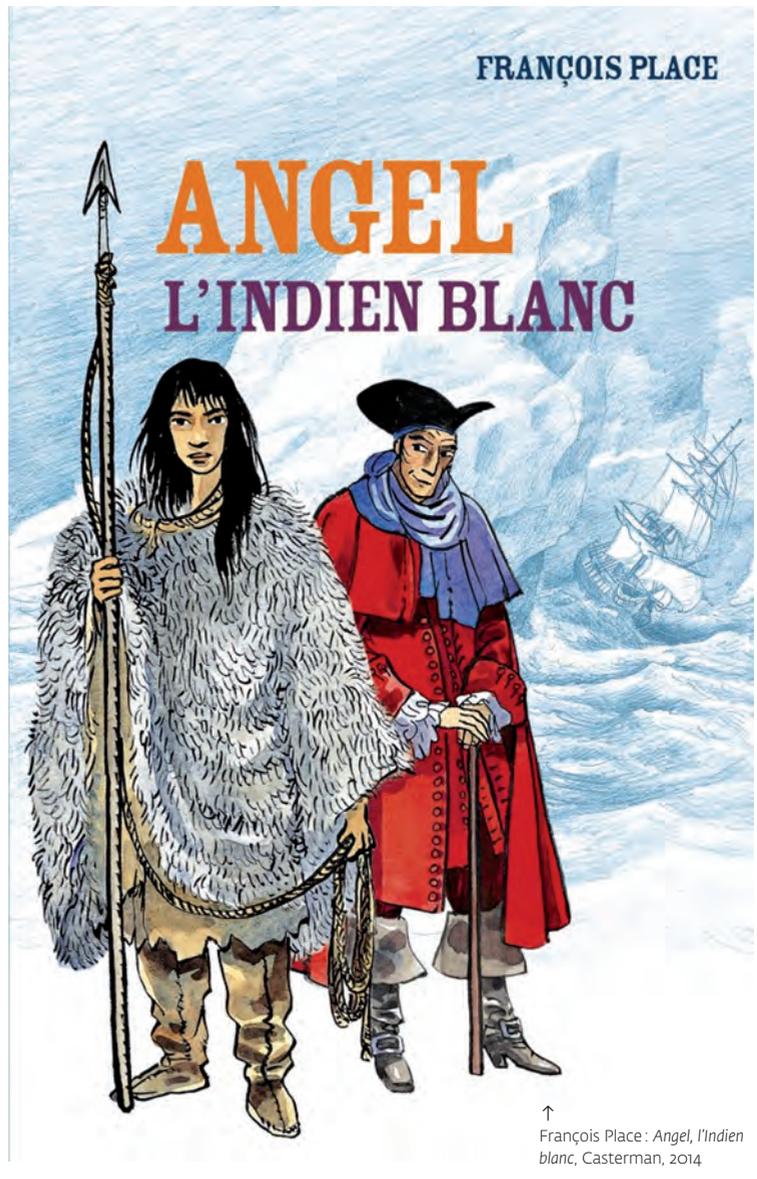
On se trouve vraiment aux confins du monde et sur des terres qui, a priori, ne sont pas propices à la vie humaine.

En Terre de feu, ça va encore, mais plus bas... D'ailleurs, à l'inverse du Pôle Nord, il n'y a pas de population nomade en Antarctique. Le froid y est beaucoup plus intense et surtout il y a, dans le centre du continent, des vents absolument terribles de 200 kilomètres heures qui poussent du froid. Ce n'est pas du tout vivable. Il n'y a que des expéditions polaires, avec le matériel nécessaire, qui peuvent l'aborder.

Mais dans votre roman l'expédition va pourtant découvrir une population autochtone, les Waonoas.

Oui, ces Waonoas, avec leur deuxième bouche, sont horribles et inquiétants ! En fait, au départ j'avais des images en tête et je voulais faire un album qui devait s'appeler « La carte effacée ». J'ai écrit le texte, l'histoire, j'ai travaillé sur des personnages et des décors, etc. mais j'ai renoncé à poursuivre sous cette forme, parce que, justement, ce que j'avais à raconter demandait plus d'ampleur...

À deux bouches et à deux voix... Et la rencontre va être difficile, un vrai choc culturel ! Les indigènes prennent en otage deux des membres de l'expédition, le jeune Angel et l'un des savants, le Vénitien Corvadoro. Le lecteur est alors totalement immergé – en alternance avec le récit des mésaventures du vaisseau et du reste de l'équipage – dans la vie quotidienne de ce peuple. Et vous nous entraînez ici dans un voyage extraordinaire : vous créez de toutes pièces non seulement un univers matériel très concret et très crédible – avec le vent, les tempêtes de neige, le froid mortel – mais aussi une population, avec ses traditions, sa culture, ses croyances : les Waonoas



entretiennent des liens étroits avec le monde qui les entourent, une forme de religion animiste : la mer, la banquise, le volcan, le vent et le froid, mais aussi les animaux, en particulier l'une des espèces qu'ils chassent : des phoques énormes avec une défense en ivoire. Vous vous êtes inspiré de quoi ?

Ce sont des systèmes de collage, par exemple pour ce qui est des animaux il s'agit évidemment de morses, mais qui ressemblent à des narvals... Les animaux, c'est très simple à imaginer... Mais pour ce peuple mon idée première était que la terre sur laquelle ils vivent est à la fois de glace et de feu : il y a effectivement un volcan en Antarctique qui s'appelle Le Mont Erebus, une montagne qui fume, vraiment active.

**Dans votre roman ce volcan a une activité non seulement terrestre mais sous-marine...**

Oui, c'est une espèce de menace constante... Ce peuple est tout le temps au bord de la disparition et, comme chez beaucoup de tribus nomades, le monde autour d'eux est précaire, fragile. Ce sont leurs rituels qui empêchent ce monde de sombrer, de disparaître. Donc ces hommes sont très soucieux que le froid ne l'emporte pas sur le feu et vice-versa, leurs rites leur permettent de maintenir une sorte d'équilibre. Et ils y parviennent par la voix des esprits, mais ils ont besoin d'auxiliaires pour ça... En Amérique centrale, en Amérique du Sud, on utilise des hallucinogènes, des champignons, des herbes, etc. Eux vont chercher des fleurs en pleine mer, très loin... Des expéditions dangereuses faites par des jeunes hommes, comme dans les rituels d'initiation où ceux-ci doivent prouver leur valeur, leur vaillance en mettant, à travers cette quête, leur vie en péril. Voilà comment j'ai imaginé l'environnement de ce peuple...

**Mais vous transformez tout cela de façon magique, poétique : ces plantes, quand on les fait brûler, permettent à l'homme d'y voir au sens propre et de manière spirituelle, sous l'eau, au sein de la terre.... tout ce qui est invisible a priori. C'est une très belle idée !**

En fait notre terme de « vision » est très cartésien mais chez beaucoup de peuples indiens la vision est aussi intérieure et certaines plantes permettent d'y accéder. Il s'agit de préserver un rapport entre le monde visible, perceptible, et le monde invisible. Pour rejoindre les esprits ils ont deux voix, dont une qui les fait parler – ça existe chez certains peuples. Ça m'est inspiré, entre autres, par des chants mongols à deux fréquences, qu'on appelle diphoniques, avec une voix de bourdon, grave, qui fait résonner les

cordes vocales en continu, et, par-dessus, les vocalises. Vous voyez, je n'ai pas tout inventé !

**Non, mais ce qui est formidable c'est qu'à partir de toutes ces sources d'inspiration vous construisez un monde totalement crédible, avec sa propre cohérence. Il y a, entre autre, des scènes de chasse absolument extraordinaires, très cinématographiques. Les Waonoas imaginent d'ailleurs que leurs proies, ces phoques à corne qu'ils appellent « les gens de l'eau », ont une forme d'organisation assez élaborée, avec un chef, le Roi noir, et qu'en fait ce sont eux qui, à un moment donné, vont décider de la fin de la chasse. Comme s'il y avait une sorte de dialogue entre les proies et les chasseurs...**

Quand on lit des livres d'anthropologie sur la chasse dans les sociétés primitives les chasseurs témoignent de cette relation à l'animal. Ces récits sont vraiment beaux... parce qu'ils sont fondés sur l'animisme, une croyance qui suppose un continuum entre les esprits humains et les esprits animaux. Donc il faut dépasser les apparences : en réalité les hommes et les animaux communiquent vraiment. On trouve déjà cela chez La Fontaine ! On dit que c'est de l'anthropomorphisme – en leur prêtant des traits humains – mais on peut dire l'inverse : de l'observation précise de la vie animale naît une sorte de proximité bienveillante avec les animaux.

**Les savants, à deux moments, au début et à la fin de l'expédition, mettent eux-mêmes en doute la nature humaine de ces gens qu'ils apparentent à des animaux.**  
Ça c'est un débat déjà ancien, depuis la découverte de l'Amérique. Au xviii<sup>e</sup> siècle on avait pratiquement fini de dessiner le contour des continents, alors ont surgi plein de questions sur la nature de l'homme, et sur la nature elle-même. Des

questions plutôt théologiques qui sont devenues des questions philosophiques. C'est pour ça que ces expéditions ont commencé à embarquer des savants, pour une observation précise des astres, de la faune, de la flore, etc. et pour la cartographie.

**Dans l'équipe, l'un des trois scientifiques est justement chargé de dessiner, de croquer tout ce qu'ils découvrent...**

Oui, de même qu'il y avait des botanistes, des formations souvent complémentaires en sciences naturelles.

**Les savants tentent en particulier d'esquisser des cartes de ce continent inconnu...**

... en se heurtant à toutes les difficultés météorologiques. Parce qu'effectivement lever des cartes quand il y a du brouillard, ce n'est pas idéal !

**Je ne voudrais pourtant pas que notre discussion laisse à penser que votre livre est très documentaire, c'est un véritable roman parce que c'est aussi le récit d'une aventure passionnante avec des rebondissements incessants. Et ce n'est pas chargé de commentaires, le lecteur découvre tout comme au cinéma, à travers les yeux des membres de l'équipage, surtout ceux des scientifiques et de ce jeune homme, Angel. Et à travers eux, à travers leurs mésaventures, ou ce qu'ils ressentent, on comprend mieux ces questions sur les représentations du monde à l'époque.**

Il y a tout de même aussi quelques dialogues entre les savants, des débats très animés sur leur appréhension des choses !

**Mais ça se lit d'abord comme un récit d'aventure... et un récit d'initiation pour Angel qui vit une expérience hors du commun, dans la mesure où il est à l'origine un**

**misérable « bâtard » inculte et méprisé...**

... un « sauvage » !

**Or, Angel va apprendre la vie en société à bord d'un bateau, écouter les savants, faire son éducation.**

**Petit à petit on va reconnaître ses capacités, son intelligence. Il finira même par apprendre à lire...**

... plus tard, oui.

**Une initiation qui passe également par des rites d'intégration chez les Waonoas, avec des épreuves difficiles, dangereuses... pour finir par une sorte d'ascension inespérée puisqu'il est adopté comme assistant par Corvadoro qui le ramène chez lui en Europe, à Venise, dans le monde civilisé, lui permettant d'échapper ainsi à son destin.**

Oui, mais je voulais qu'il reste quelques traces de ses origines, de ses attaches avec le monde animiste, même à Venise. J'ai l'intention de poursuivre les aventures d'Angel et de Corvadoro...

**Ah, oui ? Pour moi qui étais désolée que cette histoire finisse – le roman se termine de belle façon – c'est une bonne surprise !**

J'ai envie que ça continue. En fait, pour moi Angel est un personnage médium, entre deux mondes, et je vais conserver cette idée. Mais je ne peux encore rien dévoiler...

En plus j'ai choisi Venise parce que c'est aussi une ville médium entre l'eau et la terre, entre l'Orient et l'Occident, une ville du carnaval, du déguisement... C'est une ville qui est passionnante pour son système politique, à la fois démocratique et aristocratique, avec des institutions très particulières... Et Venise est un monde menacé, par les eaux et par des empires – l'empire Ottoman, l'empire d'Autriche-Hongrie, la France, l'Espagne. Je pense que c'est un endroit propice pour faire vivre ce jeune Indien malin, rusé, avec un mentor qui est à la fois très

cartésien et un peu déjanté, qui laisse la place au rêve, aux interprétations mystérieuses, qui accepte la part de l'imprévisible. Ça donne un couple intéressant à promener...

**Il y a quelque chose dans ce type de personnages qui me fait penser à Corto Maltese, d'une certaine façon. Entre autre par le rapport qu'a Corto Maltese avec la sorcellerie, avec une forme de spiritualité. Il est toujours aux frontières, aux marges de différents mondes...**

Et puis c'est un marin, de ces gens qui sont capables de vivre des aventures entre le monde des morts et celui des vivants. Dans un univers qui n'est pas clos, qui est toujours ouvert, avec des grands vents, des tempêtes, des événements face auxquels l'homme n'a aucune maîtrise, aucune possibilité de réagir, sinon de s'y abandonner...

**Vous avez une pratique de la navigation ?**

Non.

**Parce qu'il y a des scènes qui m'ont frappée... en particulier quand Angel découvre le métier de marin, un peu malgré lui : quand l'équipage le trouve, il faut bien l'utiliser à quelque chose, donc il devient mousse. Et il est immédiatement envoyé dans les gréements, les mâtures. Il y a alors un très beau passage où vous évoquez les sensations, les impressions de là-haut. On ressent constamment dans votre roman cette présence de la mer et du ciel. Pendant leur séjour sur le continent antarctique il y a aussi de superbes images sur les oiseaux, avec ces albatros qui semblent veiller sur eux, les protéger, à chaque fois qu'ils naviguent. L'un de ces oiseaux va les aider à trouver le chemin vers la pleine mer...**

Il les guide...

**Et puis une scène très impressionnante également, quand ils arrivent à l'orée de la mer intérieure de ce continent et passent par la « Porte de pierre »... Le commandant donne des ordres assez étonnants à un moment : laisser filer, se laisser entraîner par les courants, puisque ça ne sert plus à rien de résister...**

J'ai appris dans des récits de marins que ça se faisait dans les fortes tempêtes. Je n'ai pas pratiqué la navigation, mais j'ai lu pas mal de livres là-dessus.

Ceci dit, je sais que dans mon roman il y a quelques détails pas très crédibles : par exemple pour un navire de cette taille, un trois-mâts il faudrait un équipage plus important, en terme de commandement mais aussi de marins. Les tâches y sont beaucoup plus découplées, beaucoup plus spécialisées en réalité.

**Oui, mais c'est un récit imaginaire, ce n'est pas grave... Le principal c'est qu'on y adhère totalement ! En tout cas on ne peut que se réjouir que ces aventures continuent sous d'autres cieux... Ils ne vont pas retourner là-bas ?**

Non, Venise sera un point de départ. Et je sais déjà comment je vais faire grandir ces deux personnages ensemble, Angel et Corvadoro. Je crois que ça arrive souvent quand on écrit un roman, non pas que les personnages s'échappent, mais que des choses sur eux se révèlent en écrivant. Chez le vieux savant j'ai vu naître peu à peu une relation de bienveillance, un peu ironique, à l'égard de ce jeune Indien qui est d'une grande naïveté.

J'aime bien Corvadoro, cette espèce d'excentrique, à la fois très érudit et un peu fou, car il a toujours une sorte de distance, de flegme par rapport à tout ce qui lui arrive : c'est un Italien avec un flegme anglais ! Au contraire de l'autre savant, le Français, qui est beaucoup plus cassant, beaucoup plus arrogant.

**Oui, Corvadoro est un personnage très intéressant. De même que le jeune dessinateur français, Claude Voiturin...**

J'imagine qu'il y en a eu pas mal... c'était souvent des personnes assez jeunes qui partaient pour ces expéditions. En tout cas pour les voyages de Bougainville, Cook, La Pérouse... Ils avaient une trentaine d'années, une solide formation, par exemple pour les naturalistes en matière de dessin d'observation. C'était compliqué, ils devaient dessiner vite, souvent dans des conditions pénibles. Et, en fait, de leur moisson de dessins dépendait le succès de l'expédition, parce qu'ils ne pouvaient pas ramener des spécimens de chaque espèce, les vaisseaux n'étaient pas des arches de Noé! Donc on rapportait seulement des spécimens transportables, non périssables... et sinon beaucoup de représentations, souvent très belles, avec à la fois de la naïveté et une grande précision de trait, d'observation.

**J'imagine que vous devez vous passionner pour ce type de croquis?**

Beaucoup de dessinateurs sont passionnés par ces planches de botanique ou de zoologie.

**Pour en revenir à votre œuvre de romancier, ce que je trouve remarquable c'est que vous êtes passé de l'art de la peinture, du dessin, de l'illustration à l'art de l'écriture. Parce que, dans ce livre, il n'y a pas d'autre image que celle de la couverture, et pourtant vous avez su, avec les mots, recréer, susciter dans la tête du lecteur un théâtre d'images qui fonctionne très bien.**

Ça je ne peux pas m'en rendre compte... merci!

**Est-ce qu'en parallèle de cette production vous avez continué à réaliser d'autres livres?**

Cette année j'ai fait des dessins pour le Musée de l'armée, autour d'une exposition sur « les Mousquetaires », un projet qui m'a beaucoup plu. J'ai illustré aussi, tout récemment, un « Folio Junior » chez Gallimard Jeunesse sur « La Belle au bois dormant ».

Et j'ai entamé une série de petits romans illustrés qui met en scène des personnages « animaux » sur un remorqueur de haute mer, pour de plus jeunes lecteurs. Cela s'appellera *Lou Pilouface* et ça m'amuse beaucoup.

**Je ne sais pas si je me trompe, mais j'ai l'impression que maintenant que vous vous êtes lancé dans la construction de ce monde, ça vous occupe l'esprit...**

Oui, une immersion totale! J'ai du mal à travailler sur autre chose à côté de cette histoire-là!

**Pour le lecteur aussi c'est un monde puissant, captivant dont on a du mal à se détendre...**

Tant mieux si ça donne cette impression, parce que j'ai envie de ça, qu'il y ait presque une présence physique, avec des odeurs, des sensations... De mon côté j'ai lu pas mal de livres dans lesquels j'ai pu me projeter aussi totalement, en particulier *Aux confins de la terre, une vie en Terre de Feu (1874-1910)* de Esteban Lucas Bridges, publié aux éditions Nevicata. Bridges était le fils d'un pasteur anglican venu s'installer avec sa famille en Terre de Feu, l'un des seuls Blancs qui a eu des contacts avec les dernières tribus indigènes. La Terre de Feu était séparée en deux et la partie Est de l'île était complètement sauvage, avec des Indiens nomades qui chassaient le guanaco et qui vivaient encore de façon primitive, et violente. Ce pasteur qui avait tout pour être un colonisateur a monté une ferme d'élevage de moutons à

cet endroit-là. Et son fils a eu le courage, très jeune – à l'âge d'Angel – d'aller fréquenter ces Indiens. Il témoigne et il raconte: les aventuriers blancs venus tenter leur chance, les colonisateurs qui veulent imposer leur morale et leur loi, le génocide programmé de tous les indigènes habitant le Sud de l'Argentine... C'est un livre très fort, qui m'a bouleversé, dans lequel j'ai pu puiser.

**Dans votre roman aussi il y a la rencontre de ce peuple qui représente pour ces Européens une altérité totale, inquiétante. Et petit à petit, au fil de leur accommodation mutuelle, de leur vie commune avec ce peuple, s'installe une forme d'acceptation, de respect. C'est une expérience formidable pour les jeunes lecteurs.**

Oui, ces Waonoas, avec leur deuxième bouche, sont horribles et inquiétants! En fait au départ j'avais des images en tête et je voulais faire un album qui devait s'appeler « La Carte est passée ». J'ai écrit le texte, l'histoire, j'ai travaillé sur des personnages, sur des décors, etc. Et j'ai abandonné parce que, justement, ce que j'avais à raconter demandait de la place...

**C'est ça qui vous fait basculer du côté du roman? Il vous fallait plus d'ampleur?**

Oui, je me suis rendu compte qu'il fallait que mon histoire et mes personnages puissent se développer. Et j'ai beaucoup aimé écrire ce roman.

**Un plaisir partagé par les lecteurs. Merci François Place.**